

Introduction

Chasseur de trésors ! Le titre déjà fait rêver. Mais qu'en est-il de la réalité ? Qui sont ces hommes et ces femmes (mais ce sont en majorité des hommes) qui contractent un jour la fièvre de l'or et consacrent parfois toute une vie à poursuivre des chimères ? Quels sont leurs motivations, leurs buts ?

Avant de répondre à ces questions, il faut peut-être d'abord définir ce qu'est un chasseur de trésors, car ce terme est trop souvent utilisé à mauvais escient, déformé, galvaudé. Il existe en effet plusieurs catégories de personnes taxées à tort ou à raison de chasseurs de trésors.

Les premiers auxquels on pense sont bien sûr les grands aventuriers, réels ou légendaires : Indiana Jones, Benjamin Gates pour ceux issus de l'imagination d'écrivains ou de scénaristes, Joseph Tipveau, dit Bibique pour ceux qui ont réellement existé et ont mal fini, ou encore Éric Surcouf, le descendant du fameux corsaire malouin, Robert Sténuit, Mel Fisher, Barry Clifford... pour ceux qui ont connu des succès retentissants.

On trouve ensuite les milliers d'utilisateurs de détecteurs de métaux tant décriés qui, tous les week-ends, battent la campagne pour trouver quelques vieilles canettes de Coca, des culots de cartouches de chasse et parfois quelques belles monnaies. Ce sont généralement des passionnés d'histoire et de nature. Le détecteur de métaux est leur outil et ils partent à l'aventure pour se vider l'esprit, un peu comme un chasseur ou un pêcheur à la ligne.

Vient enfin une dernière catégorie, plus confidentielle, plus professionnelle, celle des chasseurs de biens de famille, mandatés par des héritiers ou les descendants afin de retrouver une chose bien précise qui a disparu de la succession. Il s'agit dans la grande majorité des cas de lingots d'or et de napoléons¹ cachés durant les premières décennies du xx^e siècle par un aïeul disparu soudainement, sans avoir pu révéler l'emplacement du magot. C'est au sein de cette dernière catégorie que j'évoluais de manière professionnelle, dans les années 1990 et jusqu'à il y a quelques années encore.

Mais les trésors, quels qu'ils soient, m'ont toujours passionné et si aujourd'hui, je passe plus de temps derrière mon clavier à écrire des romans et des livres restituant l'énorme expérience que j'ai acquise durant plus de vingt ans qu'à abattre des murs et à ramper dans des combles poussiéreux à la recherche d'une cassette pleine d'or, c'est que mes articulations ne sont plus aussi souples qu'avant. Mais cette passion ne s'est jamais éteinte.

1 Pièces d'or à l'effigie du Premier consul (1803), de Napoléon I^{er} ou de Napoléon III, restées en usage jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Mon premier trésor, je l'ai cherché à l'âge de quatorze ans. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il y avait ce vieux livre, à la couverture rouge et au titre prometteur : *Trésors cachés, enfouis, emmurés*, écrit par un certain Charroux, précurseur en matière de recherche de trésors dans notre pays. Au fil des pages, je rêvais de toutes ces fortunes qui semblaient tellement proches, si faciles à appréhender sous la plume de l'auteur. Et soudain, je tombai sur une histoire extraordinaire, celle du trésor de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, à moins de 30 kilomètres de chez moi.

Je décidai aussitôt de mettre la main sur les ciboires en or, les calices précieux et les inestimables reliques cachées par les moines aux temps incertains de la Révolution, décrits par Charroux. J'entraînai Philippe, mon ami d'enfance, dans cette aventure. Sur nos mobylettes, nous prîmes, dans un premier temps, le chemin d'Avignon et de sa grande bibliothèque. Nous demandâmes alors à la responsable tous les ouvrages se rapportant à la fameuse chartreuse, sans préciser, bien sûr, que nous recherchions un trésor. Pas question de dévoiler nos projets, l'enjeu était bien trop important.

À partir de là, nous passâmes toutes nos journées de vacances à éplucher les vieux registres, les anciens livres et les ouvrages poussiéreux, dans l'espoir d'y découvrir une clef de l'énigme, avant même de nous rendre sur le terrain. Puis nous passâmes à la phase suivante. Durant tous nos mercredis, nos dimanches, et bien sûr durant les longues vacances d'été, nous arpentâmes la campagne, sous le chaud

soleil provençal, pour tenter de débusquer l'entrée d'un souterrain, l'amorce d'une galerie, ou tout au moins un signe, un repère, n'importe quoi qui nous mette sur la piste du trésor.

Dix fois, vingt fois, nous visitâmes la chartreuse, parcourûmes les couloirs et les jardins, alors accessibles. En vain ! Mais en réalité, ça n'avait pas une grande importance, ce qui me faisait vibrer, c'était la recherche, l'émotion que procure cette quête de la chose cachée, la compréhension des circonstances qui ont conduit à son enfouissement. Je rêvais de pouvoir remonter le temps, jusqu'au moment précis de la cache pour observer, bien caché, la procession des moines mettant leur trésor à l'abri. Ils m'auraient ainsi livré, sans le savoir, la clé de l'énigme.

Nous avons vraiment cherché longtemps, nous avons appris beaucoup de choses sur l'histoire locale, mais le trésor n'a jamais cédé à nos suppliques.

Par la suite, nous avons continué, inlassablement, à traquer les magots cachés, explorant les nombreuses ruines qui parsèment la campagne autour de notre village natal, fouillant la moindre grotte, la plus petite anfractuosité de rocher pour y débusquer d'éventuelles richesses cachées dans des temps si lointains que nul ne pouvait en témoigner aujourd'hui.

À cette époque, dans les années 1970 à 1980, nous n'avions bien entendu pas de détecteurs de métaux à notre disposition. Ces machines encore rares étaient de toute façon bien trop chères pour nos maigres économies. Nous fouillions donc « à l'estime », et le plus insensé, c'est que nous trouvions. Oh bien sûr, il ne s'agissait pas de coffres débordants de louis d'or, mais

plusieurs petits dépôts, quelques boursées perdues. Juste ce qu'il fallait pour entretenir la passion.

Je garde de merveilleux souvenirs de cette période insouciante. Puis la vie nous a un peu séparés, avec mon ami Philippe. C'était le temps de choisir un métier et l'intérêt qu'il portait aux trésors cachés s'est émoussé. Pas le mien !

Il faut dire que, dès ma prime enfance, tout un contexte s'est mis en place autour de moi, comme si le destin me montrait du doigt pour me dire : « Toi, tu n'auras pas une vie normale. »

Mon père, tout d'abord, est un personnage hors norme, qui m'a toujours laissé une énorme liberté, même tout gamin. Musicien, écrivain, grand voyageur, grand érudit... c'est sans doute lui qui m'a communiqué le goût de l'aventure, du mystère et de l'histoire. Il faut dire que, tandis que leurs parents lisaient à mes petits camarades, le soir pour les endormir, des contes de fées, moi, j'écoutais avec émerveillement les aventures d'Ulysse, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, l'histoire des grandes pyramides d'Égypte ou encore la saga des riches tribus d'Amérique du Sud conquises dans le sang par les féroces conquistadors.

D'autres événements, plus dramatiques, dont je ne parlerai pas ici, m'ont fait comprendre, très tôt, vers l'âge de huit ans, que ma vie ne serait pas un long fleuve tranquille.

Mais tout s'est véritablement joué en une minute, à l'âge de dix-sept ans. Ce jour-là, je quittais le lycée dans lequel je suivais des études de dessinateur industriel. Le jour déclinait et, en passant sur un pont nommé pont des Cinq-Eaux, je vis le soleil se coucher

au loin, sur la rivière. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais mon sac sur le dos et ma blouse blanche pliée sur mon avant-bras. Et là, j'ai senti un appel, celui des pays lointains, de l'aventure. Je me suis dit, en regardant ma blouse : « Non, ce n'est pas ça ma vie », et je l'ai jetée dans la première poubelle que j'ai rencontrée.

Le lendemain matin, j'étais à Avignon où, muni d'une dispense signée la veille au soir par mon père, après une longue discussion, je m'engageai au 4^e régiment d'infanterie de marine. Destination l'aventure !

Je vous le dis tout de suite, je n'allai pas jusqu'au bout de mon contrat, car je découvris, au fin fond de ma caserne sombre, que j'avais un grave problème, dont je n'avais jamais pu m'apercevoir, vu la vie que j'avais menée jusque-là : un problème avec l'autorité. J'avais grandi solitaire, indépendant et libre. Marcher au pas, ce n'était décidément pas ma tasse de thé.

Je laissai donc derrière moi, sans regret, le corps des fusiliers marins, pour me retrouver civil, sans un sou en poche, sur le quai d'une gare du Sud-Ouest. C'était là que tout commençait. Mais il fallait penser gagner ma vie. J'ai fait tous les métiers : pompiste, dresseur de chiens, détective privé, pilote de stock-car, photographe de mode, moniteur de plongée, scaphandrier... avant de trouver ma voie dans le journalisme. Durant des années, j'ai parcouru la planète, comme reporter (toujours) indépendant, jusqu'à ce que me vienne une idée : me spécialiser dans les affaires de trésors. Une manière de revenir à mes premières amours, tout en continuant à exercer ce métier que j'aimais

profondément. Et là, comme souvent dans ma vie, la chance m'a souri. Comme à mon habitude lorsque je décidais de réaliser un sujet, je me rendis un jour dans une maison de la presse pour acheter tous les magazines susceptibles de publier mes papiers.

Justement, l'une de ces revues avait son siège social à deux pas de chez moi. Muni de quelques articles réalisés sur des histoires de trésors, je demandai donc une entrevue au propriétaire du magazine, qui me reçut le jour même. Immédiatement, nous sympathisâmes. Ce fut un tournant dans ma carrière. Dès lors, je continuai à sillonner la France, non plus pour faire de l'actu ou du reportage de fond, mais pour dénicher toutes les affaires de trésors, accumulant de nombreuses connaissances et, surtout, une véritable mine d'informations sur les habitudes des enfouisseurs de fortunes de toutes les époques.

Plus que le matériel de haute technologie que j'utilisais pour dénicher les dépôts précieux, c'est cette somme de connaissances qui me fut utile au quotidien. Je sais, en effet, comment cachait le paysan lozérien, ou l'homme d'Église parisien du XIX^e siècle, le notaire de province ou le curé de campagne. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une science exacte, mais ces bases me furent vraiment très utiles. Vous découvrirez comment je les ai mises en pratique au fil des histoires que je vais vous raconter dans les prochains chapitres. Ce sont des histoires authentiques que j'ai parfois un peu embellies, mais toutes sont réelles. J'ai bien sûr changé les noms de lieux et de personnes et puisé dans mon imagination lorsque je me mets dans la peau de celui

ou celle qui a caché son butin, mais je ne pense pas être vraiment loin de la vérité.

Je vous parlerai aussi de quelques trésors mythiques qui m'ont passionné en leur temps. Légende ou réalité ? À vous de juger !

HISTOIRES VÉCUES

Un inventaire à la Prévert

Nous roulions depuis trois bonnes heures déjà. Ben s'était assoupi sur la banquette arrière du 4 × 4, Marc conduisait en silence, l'œil rivé sur la route, quant à moi, je réfléchissais à la manière dont nous allions aborder cette mission un peu particulière.

Oui, c'était même une mission très particulière car, pour une fois, nous savions exactement ce que nous allions chercher. Je relus le document que m'avait transmis par mail monsieur B. Il commençait ainsi : « En 19..., j'ai caché, dans la maison, une boîte à biscuits en fer-blanc à l'intérieur de laquelle se trouvent quatre sachets en plastique bleu. Dans ces sacs sont répartis deux montres en or, trois chevalières, vingt napoléons 20 francs-or... » La liste occupait une page au format A4.

Lorsque j'avais appelé mes deux équipiers, ils avaient eu du mal à y croire. Il ne manquait que la localisation exacte de la boîte, mais cela, nous en faisons notre affaire. De plus, si l'emplacement de la cache

avait figuré sur le document, monsieur B. n'aurait pas eu besoin de nos services.

Oh, ils l'avaient cherché, ce trésor, lui et sa famille, à partir du moment où il avait découvert ce papier plié en quatre en rangeant le bureau de son papa, décédé une dizaine d'années plus tôt. Ils avaient mis la maison sens dessus dessous, fouillé chaque recoin de cette grande bicoque qui ne servait plus désormais que de résidence secondaire pour les vacances. Les enfants avaient été mis à contribution et chaque été reprenait la chasse au trésor abandonnée l'année précédente.

Puis les enfants avaient grandi et comme monsieur B. n'avait que rarement le temps de prendre des vacances, il avait décidé de vendre cette jolie propriété située dans un agréable village du Var. Le compromis devait être signé la semaine suivante et il s'était dit que ce serait dommage de faire cadeau aux nouveaux propriétaires des économies de son père, ancien haut fonctionnaire de l'État. Alors en dernier recours, autant faire appel à nous, quitte à nous donner 50 % des éventuelles trouvailles.

Comme toujours, notre temps était limité.

Marc tourna à droite et engagea son 4 × 4 sur un petit chemin qui conduisait à une propriété un peu en dehors du village. Nous franchîmes un portail en fer, assez vétuste, avant de nous garer dans une cour envahie par des herbes folles. Le terrain, autour de cette villa cossue mais visiblement fermée depuis longtemps, semblait ne plus être entretenu depuis un bon moment.

Monsieur B. nous attendait avec sa femme et ses deux enfants, un garçon et une fille d'une trentaine d'années pour l'un, et légèrement moins pour l'autre.

L'accueil fut particulièrement chaleureux. Toute la famille était extrêmement sympathique.

Après nous avoir offert un café, monsieur B. et sa femme nous firent faire le tour du propriétaire. Il y avait un grand jardin en terrasse qui faisait le tour complet de la maison. En périphérie du terrain coulait une source qui se transformait en ruisseau avant de se diriger vers le village. Il y avait plusieurs dépendances qui semblaient bien plus anciennes que la maison elle-même. Cette dernière devait avoir une quarantaine d'années au maximum. C'était vraiment un très joli bâtiment avec une grande terrasse sur le devant.

Vu le profil du père de monsieur B., je proposai de débiter la fouille par l'intérieur, le grenier m'inspirait bien. Lui préféra commencer par l'extérieur et il avait une bonne raison. Il nous expliqua que, quelques années plus tôt, il avait voulu offrir une bague à son épouse. Il avait besoin pour cela de quelques grammes d'or qu'il avait demandés à son père. La scène se passait dans le salon et le haut fonctionnaire était sorti dans le jardin avant de revenir rapidement avec une pièce de 20 francs-or.

Il était persuadé que le trésor se trouvait dans le jardin.

Nous sortîmes donc nos détecteurs de métaux et nous nous mîmes à fouiller le terrain en commençant par les dépendances. Il y avait une sorte de vieux pigeonnier aménagé dans le temps en atelier. Ça pouvait coller. Nous explorâmes minutieusement chaque centimètre carré de la petite structure qui ne comportait que deux pièces dont l'une possédait une belle cheminée. Nous

démontâmes la plaque de protection en fonte et trouvâmes derrière une sorte de petite cache, vide.

La seconde dépendance guère plus grande que la première avait été aménagée en studio puis totalement laissée à l'abandon, comme en témoignaient les nombreuses toiles d'araignée qui s'étiraient dans toute la pièce. Là encore, nous fouillâmes consciencieusement tous les lieux de cache possible, sans succès.

J'observai Marc et Ben. Leurs réactions étaient toujours les mêmes. Au fur et à mesure que nous éliminions des pistes, Marc commençait à douter de l'existence d'un trésor, tandis que Ben montait en pression, certain que le prochain son du détecteur serait le bon. C'est cette complémentarité que j'aime chez eux, l'un est réfléchi et a tendance à retenir l'enthousiasme parfois trop débordant du second, tandis que l'autre sait rebooster le pessimiste.

Après les dépendances, nous explorâmes le jardin. La tâche était vaste. Il y avait une multitude d'endroits où cacher une boîte à biscuits. À plusieurs reprises, les détecteurs sonnèrent, près de la source et dans un muret de clôture, mais à chaque fois, il s'agissait de vieilles ferrailles.

Nous fîmes une pause vers 13 heures. Marc partit chercher des sandwichs au village. Nous mangeâmes à l'ombre d'un grand mûrier en essayant d'imaginer où avait bien pu être caché ce foutu trésor, s'il existait vraiment. Le grenier restait mon choix préféré car, à deux reprises, j'avais trouvé en ces lieux les caches de personnages ayant un profil très similaire à celui du père de monsieur B.

En début d'après-midi, nous reprîmes nos investigations, à l'intérieur de la maison cette fois. Les meubles

étaient encore en place et il y en avait vraiment beaucoup. Armoires, penderies, bahuts, commodes... rien n'échappa à nos investigations, mais nous ne trouvâmes pas la fameuse boîte à biscuits. Nous atteignîmes enfin le grenier, où ma déception fut immense. La pièce était totalement vide. Un sol en béton, des murs en briques rouges et des poutres rectangulaires de petite section.

Marc secoua la tête. Depuis le début, il pensait que nous allions faire chou blanc. Je lui avais même fait des reproches lorsqu'il avait dit à monsieur B. qu'il était possible que son père ait vendu le trésor ou même qu'il l'ait donné à une éventuelle maîtresse. Mais je devais bien reconnaître qu'il aurait été impossible de dissimuler une boîte à biscuits dans ce grenier. À cet instant, même les propriétaires avaient abandonné tout espoir. Ils étaient à l'étage inférieur où ils s'affairaient à remplir des cartons, en vue du déménagement tout proche.

Nous allions repartir, mais devant l'insistance de Ben, nous sondâmes tout de même les poutres. Qui sait, il pouvait y avoir une petite cache abritant quelques monnaies.

Et c'est là, entre les poutres en V qui soutenaient le faîtage du toit, que je remarquai un objet de couleur bleue.

Comme les poutres étaient un peu hautes pour être directement accessibles, je promenai le détecteur qui se mit à hurler. Je vis le visage de mes deux acolytes se décomposer. Ben courut chercher un escabeau dans le jardin et revint au pas de course. Il installa l'échelle et grimpa dessus. Il fouilla le vide entre les deux poutres et ressortit un sachet en plastique bleu qu'il me tendit. C'était très lourd et je reconnus immédiatement le

poids spécifique de l'or. Ben avait les larmes aux yeux son souffle était court. Il plongea une nouvelle fois la main entre les deux poutres et me regarda.

— Il y en a plein d'autres, dit-il en me tendant un autre sac, puis un troisième et un quatrième.

J'avais envoyé Marc chercher monsieur B. et sa femme qui arrivèrent quelques secondes avant que nous n'ouvrions les sachets. Cet honneur me revint et j'étais sur une chaise, seul meuble du grenier, le contenu des sacs. Tout y était : les montres, les napoléons, les bagues... le trésor que monsieur B. et sa famille avaient cherché durant près de dix ans était là. Nous l'avions trouvé en moins d'une journée, et encore, si on m'avait écouté, nous l'aurions découvert en moins d'une heure.